

Cafres Zoulous (Tribu des Ring-Kop.) (voy. p. 306). — Dessin de St de Drée, d'après une photographie

VOYAGE AUX MINES DE DIAMANTS DANS LE SUD DE L'AFRIQUE

(CAP DE BONNE-ESPÉRANCE),

PAR MADAME P...

1872-1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI (suite)

Madagascar et son fusil. — L'évêque du Cap. — Le révérend M. Doxat. — Un traitement cafre. — Incendie du Veld.
Un nègre enseveli dans un claim. — Un grenat. — Second éboulement. — Voyage des Cafres pour venir aux camps.

Dans ces pays exotiques, rien ne ressemble à ce que nous voyons dans notre Europe. Tout y est splendide ou horrible; tout est extrême, rien n'est moyen, modéré. J'ai parlé des orages qui chez nous feraient croire à la fin du monde; en même temps, je ne connais rien d'aussi magnifique que le firmament lorsqu'il fait beau, avec ses nuages brillant des cou-

leurs les plus variées. Tous les tons de la palette d'un peintre ne suffiraient pas à donner une idée de cette richesse de coloration.

Aujourd'hui nous venons de jouir d'un spectacle vraiment extraordinaire : un arc-en-ciel d'une beauté merveilleuse, d'une netteté et d'un éclat incomparables; il était double et formait dans le ciel deux arcs concentriques. Mais ce qui est ici particulièrement remarquable, ce sont les couchers du soleil; je ne

1. Suite. — Voy. page 289.

XXXVI. — 932^e Liv.

20

saurais trouver aucune expression pour peindre nos émotions devant ces scènes majestueuses et véritablement féeriques.

Un fait à noter chez les nègres, ou du moins chez les Cafres qui habitent les mêmes latitudes que nous, est leur fanatisme pour les armes à feu. Dès qu'ils ont amassé quelques économies, ils demandent l'autorisation d'acheter un fusil. Beaucoup ne viennent travailler aux mines qu'avec cette intention; leur but atteint, ils s'empressent de retourner à leurs tribus.

Madagascar, un de nos nègres, a obtenu de mon mari la permission de se procurer cette arme si universellement convoitée; aussi ne se possédait-il pas de joie. Il est parti comme un fou, sans dîner, pour New-Rush, d'où il est revenu avec une rapidité incroyable; il avait eu le temps d'acheter un fusil, mais qui ne peut lui être encore livré, parce que sa permission n'a pas été visée par le magistrat.

Nous venons d'assister à un sermon prêché à l'occasion de la mort toute récente de l'évêque protestant du Cap. Tout le monde était fort ému, on pleurait. Mon mari a beaucoup admiré le sermon. Quant à moi, j'étais véritablement incommodée par la chaleur étouffante dont on avait à souffrir dans cette église en fer et qui a été cause de plusieurs accidents.

La religion protestante a tant de sectes, que ces sectes, si différentes soient-elles, doivent souvent entendre les offices dans une seule et même église. C'est le cas qui se présente ici. Le ministre de cette petite église, le révérend M. Doxat, est ritualiste, ce qui choque beaucoup d'âmes pieuses qui n'appartiennent pas à cette secte. Aussi cet honnête ministre est-il blâmé par les uns et par les autres malgré sa conduite charitable. Il donne gratuitement son temps et ses services à la congrégation des Champs et se dépouille du peu qu'il possède en faveur des pauvres et des malheureux de toute sorte.

Je viens de trouver mon deuxième diamant, pas bien gros : un carat trois quarts ! Je fais la réflexion que jusqu'ici mon fameux fer à cheval ne nous a guère enrichis. J'admets bien que les diamants ne peuvent pas être aussi nombreux que les cailloux; mais il me semble que les chances ne sont pas assez également réparties et que les uns en trouvent trop, les autres trop peu; malheureusement je suis forcée de constater que j'appartiens à la deuxième catégorie; après tout, comme c'est une sorte de loterie, on est toujours soutenu par l'espoir d'être plus heureux le lendemain.

Un de nos Cafres, Tom, est malade; l'autre jour, il est allé à la cantine chercher de l'eau-de-vie pour son camarade, et, je ne sais à quel propos, quelqu'un, sans doute un ivrogne comme il y en a tant ici, lui a allongé sur la tempe droite un de ces épouvantables coups de poing à l'anglaise dont le résultat a été le gonflement démesuré de l'œil. Aujourd'hui il est presque guéri, grâce à une opération faite par deux Zoulous.

La rapidité avec laquelle l'amélioration se produisait mérite une courte description de l'opération. Un de

ces nègres a préparé avec de la boue une espèce de coupe représentant à peu près un nid d'oiseau; l'autre s'est muni d'une corne de bœuf qu'il a coupée assez près du bout; puis il a allumé du papier qu'il a mis dedans et a appliqué la corne renversée sur l'endroit malade. Bien entendu, le résultat a été de faire lever la peau. Alors l'opérateur a fait avec un morceau de verre à cassure bien nette trois incisions longues d'un pouce environ, par lesquelles tout le sang coagulé s'est échappé, ce qui a soulagé Tom presque instantanément.

Il est intéressant de voir des hommes privés des premiers éléments de la civilisation, de vrais sauvages, se tirer d'affaire avec autant d'adresse et d'intelligence.

La chaleur devient excessive, on étouffe véritablement; elle est telle qu'une partie du Veld a brûlé aujourd'hui. Ce soir, c'est comme un immense incendie; il faut qu'une bien grande étendue de la plaine soit en feu pour jeter de semblables reflets jusqu'ici.

Notre pauvre Tom n'a pas de chance pour la guérison de son œil, car une nouvelle tempête nous couvre de sable, ce qui doit beaucoup le faire souffrir. Ajoutons que le vent souffle du sud et que, par conséquent, il est glacial, le pays des diamants étant dans la zone australe. Ici tous les éléments se font la guerre, et malgré tout on va travailler au claim, d'où l'on revient méconnaissable, aveuglé, les yeux très-fatigués, en dépit des lunettes de crin et des voiles.

A quelques pas de notre claim, il y a eu un éboulement considérable; heureusement les hommes qui y travaillaient venaient de remonter, à l'exception d'un pauvre diable qui est resté enseveli et qui n'a pu être retiré que ce matin.

Le propriétaire du claim a fait transporter le corps à sa demeure, et l'on raconte qu'il y a trouvé des diamants dans les vêtements de ce malheureux.

Les Zoulous viennent encore de nous gratifier du spectacle de leur danse. C'est toujours amusant; on se croirait en plein carnaval; ils s'accoutrent d'une façon si comique qu'il est impossible de garder son sang-froid. L'un d'eux s'était noué des cravates de laine aux deux genoux et gesticulait avec une corne de bœuf à la main; son camarade, haut de plus de six pieds, était coiffé d'une couronne de plumes blanches; tout leur vêtement consistait en une chemise de flanelle rayée; un autre, qui possédait un pantalon, s'était fait un col en papier de couleur; tout le reste était aussi grotesque.

La danse finie, leur maître les a gratifiés de deux bouteilles d'eau-de-vie, rafraîchissement pour lequel ils ont une véritable tendresse; en cela d'ailleurs ils diffèrent peu des Européens qui nous entourent. La seule différence est qu'ils en boivent un peu moins, ayant moins d'argent.

Pour la première fois nous venons de trouver un grenat. Ici on appelle ces pierres grenats ou rubis indifféremment.

A la suite d'une nouvelle tempête, la pluie, accompagnée de gros grêlons, ayant détrempé la terre, il

vient de se produire un second éboulement. Un énorme bloc déjà fendu, entraîné par son propre poids, s'est écroulé sur six individus qui travaillaient dans un trou au pied de ce bloc. Pendant un certain temps, il n'a pas été possible de se rendre compte de ce qui était arrivé à ces hommes, car il a fallu attendre que la poussière fût dissipée. Quatre d'entre eux se retirèrent plus ou moins contusionnés; un cinquième remonta aussi sur le sol ferme, mais blessé. Malheureusement il en restait un enseveli vivant sous cette masse de sable, et ce n'est que le lendemain, après beaucoup de peine et avec l'aide de tous les voisins, qu'on a pu le retirer du trou.

Comme le précédent, le cadavre a été transporté chez son maître, et nous avons appris par un Irlandais, chargé de la surveillance, que l'on avait de même trouvé des diamants sur lui. Il est donc bien probable que les ouvriers font de meilleures affaires que les patrons.

Notre nègre Madagascar vient de nous quitter et nous l'avons remplacé par un autre. Autant le premier était affreux, autant ce dernier a les traits beaux et réguliers. Tous ces nègres, Bosutos, Zoulous et autres, diffèrent complètement de ceux qui habitent la côte occidentale.

Nous venons d'engager un autre nègre, dont le costume est des plus pittoresques. Il porte un gros collier de perles bleues autour du cou et dans sa chevelure laineuse flotte une belle plume d'autruche blanche; ainsi orné et drapé dans sa couverture de laine, il est majestueusement comique.

Il ne se porte pas bien; l'excès de fatigue et les privations en sont la cause. Tous ces gens font la route à pied et sont soixante jours en voyage. Comment vivent-ils? Dieu seul le sait; car ils partent sans provisions, sans argent, cela va sans dire; et les fermiers hollandais n'ont pas la réputation d'être généreux et hospitaliers! Aussi quand ils nous arrivent, ils sont à demi morts de faim et épuisés.

VII

Un de nos nègres mordu. — Les travaux de M. Esd... — Sauterelles. — Terrible chaleur. — Une *conversazione* à Saint-Jame's-Hall. — Départ de Tom. — Le gros diamant de Waldek's Plant. — Le déluge: une église dans l'eau. — Un incendie. — Arrivée du gouverneur. — Ruse du gouvernement. — Accident à Brack-River.

Un des nègres de M. E.... est revenu avec une plaie à la jambe, occasionnée par la morsure d'un gros chien. Il nous a raconté que, pour s'amuser, des blancs avaient excité contre lui le chien du boucher. Le capitaine a lavé le sang, après quoi j'ai bandé la plaie. Elle ne sera pas grave, cette morsure; cependant il ne pourra pas travailler de trois à quatre jours. Étrange divertissement pour des gens qui se disent civilisés! et, surtout, étrange manière de prouver leur prétendue supériorité à ces pauvres sauvages qui, eux,

eussent été incapables d'une brutalité pareille. Après tout, c'est peut-être un des effets produits par l'usage excessif de l'eau-de-vie: la raison est troublée, et les instincts brutaux la dominent.

Nous avons craint un instant que le chien ne fût enragé, mais on nous rassure en nous affirmant qu'au Cap de Bonne-Espérance on n'a jamais pu citer un cas d'hydrophobie. Une autre particularité, sans aucun rapport avec la précédente, mais bien extraordinaire aussi, c'est que les insulations sont inconnues ici, malgré la chaleur excessive du climat.

Coup sur coup nous venons de trouver trois diamants, malheureusement tout petits. Il est vrai que nous n'avons pas encore le droit de nous plaindre, car généralement il faut avoir atteint environ seize pieds de profondeur pour en trouver; nous n'en sommes pas encore là: nous pouvons donc espérer; néanmoins je trouve l'attente bien longue!

Nous prenons le soir le thé tandis que M. Esd... va à l'église qu'il fréquente assidûment, ce qui ne l'empêche pas de bien peu pratiquer ce précepte que le travail est une prière: son claim est complètement négligé; il s'en rapporte entièrement à la bonne foi de ses nègres, surveillés par un chef qu'on dit capable de tout le mal possible pour un peu d'argent. Aussi rien d'étonnant si le produit du claim est absolument nul pour le propriétaire, tandis qu'il est peut-être fort productif pour les ouvriers et leur surveillant.

Un jour qu'il allait se promener, un de ses voisins vint le féliciter au sujet du beau diamant que ses noirs avaient trouvé le matin. Comme on ne lui avait rien remis, il interrogea ses ouvriers; alors le surveillant lui apporta un petit diamant fort ordinaire que, sans doute, il avait substitué à celui qui avait été trouvé. Nous renonçons à conseiller à ce brave homme de se méfier de ses gens; il s'emporte et prétend que ses Cafres sont bien trop honnêtes pour le voler! Il passe son temps dans sa tente à lire des romans. Et cependant, près de ceux qui ne le connaissent pas bien, il a la réputation d'un homme très-occupé. A le voir passer dans les rues, l'air affairé, en bras de chemise, les manches retroussées, on le prend généralement pour un grand travailleur.

Nous venons de régaler nos nègres. Depuis quelques jours une bande d'Indiens circule dans le camp en vendant des gâteaux et du ginger-beer. Ils trouvent cela excellent et sont joyeux comme de grands enfants qu'ils sont. Quant à moi, je déclare que c'est détestable.

Voici une seconde invasion de sauterelles; cette fois l'espèce en est différente; elles sont plus grosses et plus laides. Je me demande vraiment ce que les malheureuses peuvent venir faire dans ce pays. On conçoit qu'elles aillent dans les contrées où il y a des récoltes à dévorer; mais ici, dans cette plaine aride qu'on appelle le Veld, où il n'y a que des pierres, du sable et des buissons à épines, que peuvent-elles bien trouver pour se nourrir?

Nous sommes véritablement cuits; la chaleur est

horrible! 41 degrés à l'ombre et 71 au soleil; tout ce qu'on touche brûle. Tout le monde aspire à la tombée du jour; alors la température fraîchit sensiblement.

Cette chaleur devait nécessairement nous amener un orage; la pluie est arrivée avec une telle abondance que la terre est toute trempée. Un pareil temps est bien mauvais pour ceux qui ont des rhumatismes, et ceux qui n'en ont pas ont bien des chances d'en être atteints. Tous nos nègres sont malades à tour de rôle, parce qu'ils couchent sur cette terre mouillée. Notre maison est un petit hôpital, dont mon mari et moi sommes les infirmiers. C'est ennuyeux et surtout fatigant; nous n'avons personne pour nous aider.

Mon mari étant souffrant et forcé de rester à la maison, je suis allée travailler au claim toute seule, malgré la poussière qui était si désagréable que je fus tentée de tout abandonner. Cependant je repris courage, et bien m'en prit, car je revins à la maison avec un diamant de deux carats et demi.

Le révérend M. Doxat, le pasteur de l'église anglicane de Du Toit's Pan, avait imaginé un genre de distraction dont il voulait faire bénéficier ses pauvres. Accompagnée de M. Esd... et de M. et de Mme St..., je me rendis à Saint-Jame's-Hall, où devait avoir lieu ce qu'on appelle une *conversazione*, bien improprement, il me semble, car nous n'avons entendu que de la musique, à l'exception d'un poème de Tennyson lu par M. Doxat lui-même.

Cette musique avait été composée par des amateurs, et une bonne partie en fut interprétée par les filles de notre épicière. Je n'ai pas besoin d'ajouter que c'était absolument médiocre. Une dame a chanté « the village Blacksmith », écrit pour voix de basse. On peut facilement juger de l'effet produit sur les auditeurs; si elle n'a pas été sifflée, elle le doit à son bon vouloir, dont on lui a tenu compte, non moins qu'au but charitable de la réunion.

Somme toute, triste soirée, bien désillusionnante pour ce pauvre M. Doxat qui avait projeté d'en organiser une semblable tous les mois au bénéfice de ses ouailles nécessiteuses. Quelques jeunes gens, dans l'intention de jeter un peu de gaieté au milieu de la tristesse occasionnée par cet énorme fiasco, essayèrent vainement d'organiser une danse; ils se brisèrent contre la déclaration de « shoking » qui fut généralement prononcée.

Ainsi se termina la *conversazione* de Du Toit's Pan.

Les Zoulous engagés à notre service nous quittent et retournent dans leur pays. Nous regrettons surtout notre pauvre Tom, le meilleur serviteur que nous ayons eu et que nous aurons sans doute.

Ce brave garçon est d'une honnêteté à toute épreuve, et, pendant tout le temps qu'il est resté avec nous, jamais il ne nous a rien manqué. A l'opposé de ses compatriotes, il est sobre, et il a poussé la délicatesse jusqu'à refuser de nous recommander qui que ce fût de ses amis, prétendant qu'ils aiment trop l'eau-de-vie et qu'il ne peut par suite se porter garant de leur probité.

Ils sont partis ce matin à huit heures pour Natal, leur pays, et ils estiment qu'en marchant la nuit et se reposant pendant le jour ils arriveront dans trois semaines. Ils emportent des provisions, des fusils et une quantité de vieux habits.

Tom ne se soucie pas de porter son fusil si loin: aussi a-t-il fait prix (12 francs 50) avec un de ses compagnons qui le portera et le lui remettra à l'arrivée.

On montre, exposé chez un négociant, le fameux diamant trouvé à Waldek's Plant, avec un deuxième moins gros, mais encore très-respectable. Il en coûte deux francs cinquante par personne; le produit de ces entrées reviendra à l'hôpital.

Le gros diamant pèse deux cent quatre-vingt-huit carats; il a quelques défauts; sa couleur d'un jaune foncé est à peu près celle des plus gros de Du Toit's Pan. Son volume est environ celui d'un œuf de pigeon. Le deuxième, qui ne pèse que soixante carats, est d'une blancheur parfaite; il serait pur sans une tache noire qui se trouve au beau milieu et qui a la forme d'une mouche. Il a été immédiatement baptisé et s'appelle « le diamant à la mouche ». Il peut passer à juste titre pour une curiosité.

Nous venons d'avoir une répétition du déluge! Si la pluie avait duré un peu plus longtemps, certes tous les habitants de Du Toit's Pan auraient été noyés, à moins de se construire une nouvelle arche de Noé; il faut espérer qu'il se serait bien trouvé parmi nous une famille de justes.

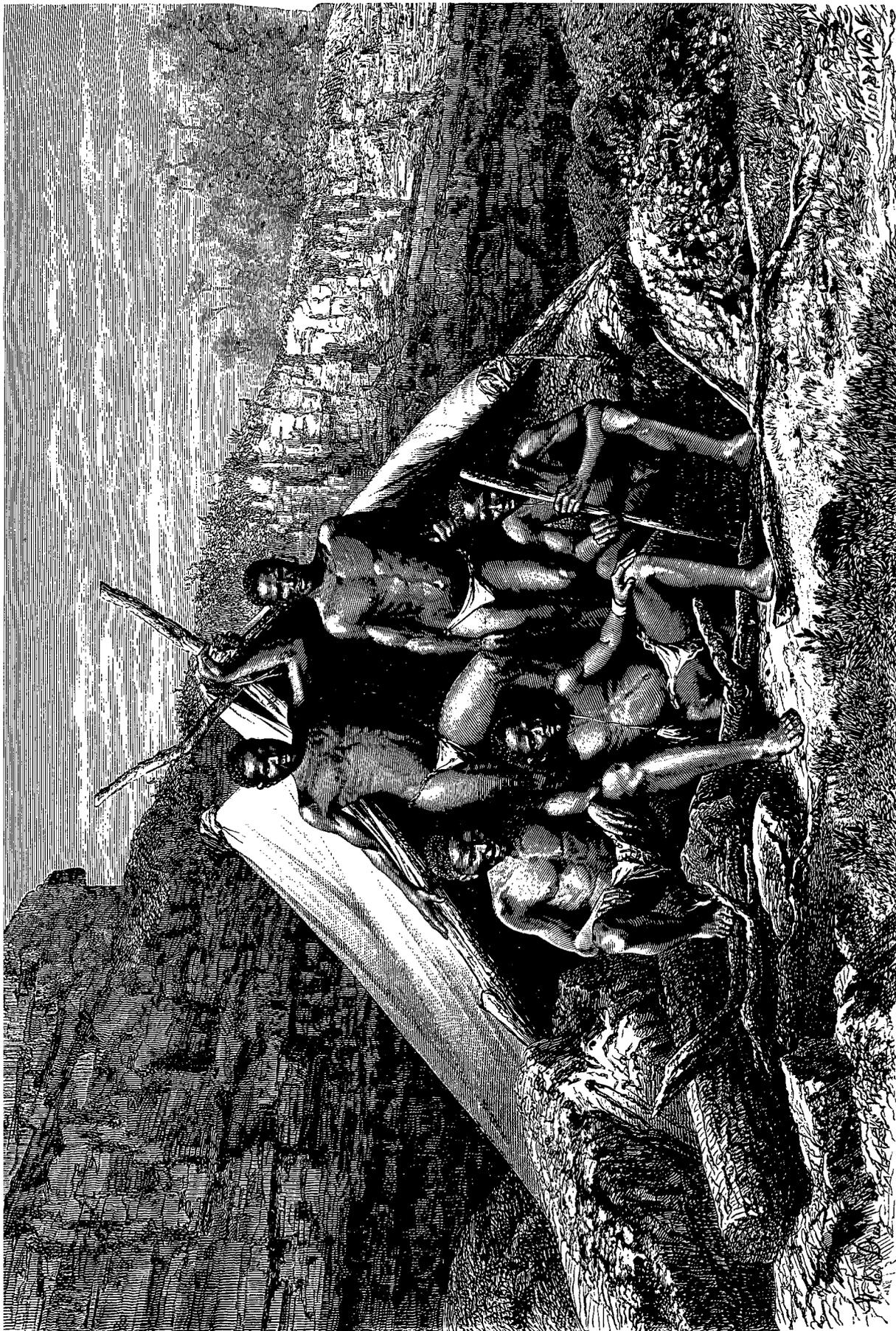
Jamais nous n'avions vu rien de pareil, ni même rien imaginé qui pût en donner une idée. A un certain moment, par un temps calme, un coup de vent formidable se déchaîna, entraînant tout à sa suite; après quoi, tomba une pluie, — je n'ai pas d'autre mot, — une pluie accompagnée de grêle, mais si abondante qu'en quelques minutes le camp fut inondé. Nous nous étions calfeutrés; impossible de se rendre compte de ce qui se passait. Le bruit que faisait l'eau empêchait de s'entendre même en criant, comme lorsqu'on s'approche d'une cataracte. Cela dura une heure; après quoi, nous ouvrîmes nos maisons pour constater les dégâts. Sans les fossés qui entouraient nos tentes, nous aurions eu un pied d'eau dans l'intérieur; il n'y avait déjà plus un seul endroit où l'on pût poser son pied à sec.

Les chemins étaient devenus des lits de torrents; l'eau courait, envahissant tout.

Nous voyons arriver M. Esd..., qui revenait de l'église; mais dans quel état, grand Dieu! Il avait son pantalon retroussé jusqu'à mi-jambes et portait ses chaussures à ses mains.

Les scènes les plus émouvantes se passaient dans l'église; les femmes s'évanouissaient, criaient de frayeur en voyant l'eau entrer; on n'était pas loin de croire à la fin du monde! L'eau montant toujours, on s'était juché sur les bancs, et c'est dans cette situation que s'était achevé le service.

Le coup d'œil le plus pittoresque fut la sortie! Les



Nègres Bosutos (voy. p. 307). — Dessin de A. St. de Drée, d'après une photographie.

hommes, nu-pieds et nu-jambes, portaient leurs femmes ou leurs filles sur leur dos ou dans leurs bras, et le brave Révérend dut abandonner le sanctuaire en montant sur une table, qui lui servit de pont.

Pour nous aussi le désastre fut sensible, car nous fûmes obligés de nous passer de diner. Tous nos vivres avaient été mouillés au point de ne pouvoir servir. Ce ne fut que le soir, l'eau s'étant retirée, que nous pûmes improviser un léger souper dont nos estomacs avaient grand besoin.

Dieu, quelle journée ! Il doit y avoir eu de grandes pertes partout ; nombre d'animaux ont dû être noyés dans les fermes ; nous entendons dire que le désastre a été considérable à New-Rush ; des magasins entiers ont été inondés, et par conséquent tout ce qu'ils contenaient perdu. C'est une ruine pour leurs propriétaires ! Presque toute leur fortune était peut-être là ; d'ailleurs, comment s'approvisionner de nouveau à cette distance de la métropole et même du Cap ?

A part un peu de boue dans la grande rue, tout est redevenu sec ici ; mais il s'exhale de cette boue une telle puanteur qu'on est suffoqué. Elle recouvre toutes les immondices que les eaux ont entraînées. Il faudra un bon nombre de corvées pour nettoyer le camp.

Allons-nous donc enfin être désensorcelés ? Voilà notre premier gros diamant ; il est de dix-huit carats, ce qui ne laisse pas d'être une jolie grosseur, mais de couleur jaune comme tous ceux qu'on trouve au Cap de Bonne-Espérance. Cependant nous sommes bien satisfaits et nous faisons des vœux pour en trouver d'autres pareils.

Spectacle horrible ! Nous venons d'avoir un homme écrasé à côté de nous dans un claim. C'est un Allemand qui travaillait près d'un bloc de pierre suspendu au-dessus de lui. On lui faisait observer vainement le danger qu'il courait, quand tout à coup le bloc se détacha et notre homme fut enseveli. Il était écrasé quand on le retira, et il mourut dans la soirée. Ces accidents arrivent presque toujours par la faute de ceux qui en sont victimes. Tous les mineurs sont ici d'une imprudence extrême.

Un incendie vient de se déclarer sur la place du Marché et de détruire le grand magasin d'un nommé Salomon, ainsi que le bureau du journal. On parle de cent soixante-quinze mille francs de marchandises brûlées, entre autres une grande quantité de fusils destinés à être vendus aux Cafres, commerce très important, bien que ce soient des armes de rebut qu'on leur vend fort cher.

Le gouvernement, qui perçoit vingt-cinq francs par fusil, y gagne trop pour empêcher ce commerce, malgré le danger dont il peut menacer l'avenir. Il est notoire que les différents chefs de tribus n'envoient les Cafres travailler aux mines que pour les armer.

C'est aujourd'hui le 1^{er} janvier 1873 ; et ce jour étant le grand jour des Hollandais, on n'entend que coups de fusil, pétards, boîtes d'artifice. Les nègres

sont radieux ; tout cela les amuse beaucoup ; ils ne font que danser et chanter, et, pour peu que cela dure quinze jours, comme on nous l'a dit, le travail en souffrira beaucoup.

Nous venons de voir enfin le gouverneur anglais qu'on attendait ; depuis longtemps on avait pavoisé une partie du camp. On attribue le retard du cortège au gouvernement de l'État libre d'Orange, qui s'était, dit-on, opposé à son passage à Hope-Town. Il faut que tout cela se soit assez vite arrangé, car M. et Mme Southey ont déjà pris possession de leur gouvernement de West Griqualand, qui leur donnera sans doute bien des satisfactions ; d'abord celle de toucher soixante-quinze mille francs de traitement, ce qui vaut la peine de se déranger. Le groupe qui a été au-devant d'eux les a escortés jusqu'au tribunal, où Son Excellence a prononcé le discours d'usage ; après quoi, il est remonté en voiture au bruit du canon. Tout était en joie, excepté un pauvre nègre tué raide par une des pièces de cette artillerie improvisée.

Voilà maintenant six mois que nous sommes ici, et, à part le diamant de dix-huit carats, nous n'en avons trouvé que quatorze, et encore tous petits ! Eh bien, notre mauvaise chance veut qu'on vienne de nous en voler trois à la maison. Quel est le voleur ? nous n'avons que des soupçons.

Un monsieur Marais, d'origine française, a été plus heureux que nous ; il a trouvé un diamant de quatre-vingt-quinze carats, qu'il a, le jour même, vendu vingt mille francs.

Le bruit s'est répandu qu'on vient de découvrir un nouveau kopje ; aussitôt tout le monde de s'empresse d'aller y retenir des places. Mais ce n'était là qu'une ruse éventée presque aussitôt.

Voici ce qui s'était passé : Les habitants de l'endroit avaient obtenu de faire enclore leur cimetière, mais la difficulté était de se procurer des pierres dont l'extraction occasionnerait une certaine dépense.

On envoya un policeman accompagné de quelques nègres avec des outils pour explorer le terrain. Au bout de quelques instants, sous une grosse pierre, ce policeman trouva deux diamants qu'il porta de suite au gouverneur.

Le bruit s'en répandit aussitôt. On espérait que les mineurs extrairaient assez de pierres avant de s'apercevoir qu'ils étaient joués ; mais le stratagème fut presque aussitôt découvert, et la police en fut pour ses frais d'argent et de malhonnêteté.

Nous apprenons la nouvelle d'un accident arrivé à un wagon de l'Inland-Transport-Company, au passage de la rivière Brack.

Le wagon a chaviré au beau milieu du torrent, et c'est un miracle que les voyageurs en aient été quittes pour un bain forcé, une grande émotion et une nuit de bivouac au bord du torrent. Huit mules ont été noyées et les bagages perdus ou fort endommagés. Les habitants de la ferme la plus rapprochée ont refusé de porter secours, et force a été d'envoyer deux

exprès à un autre endroit éloigné pour chercher des bêtes et un véhicule de rechange.

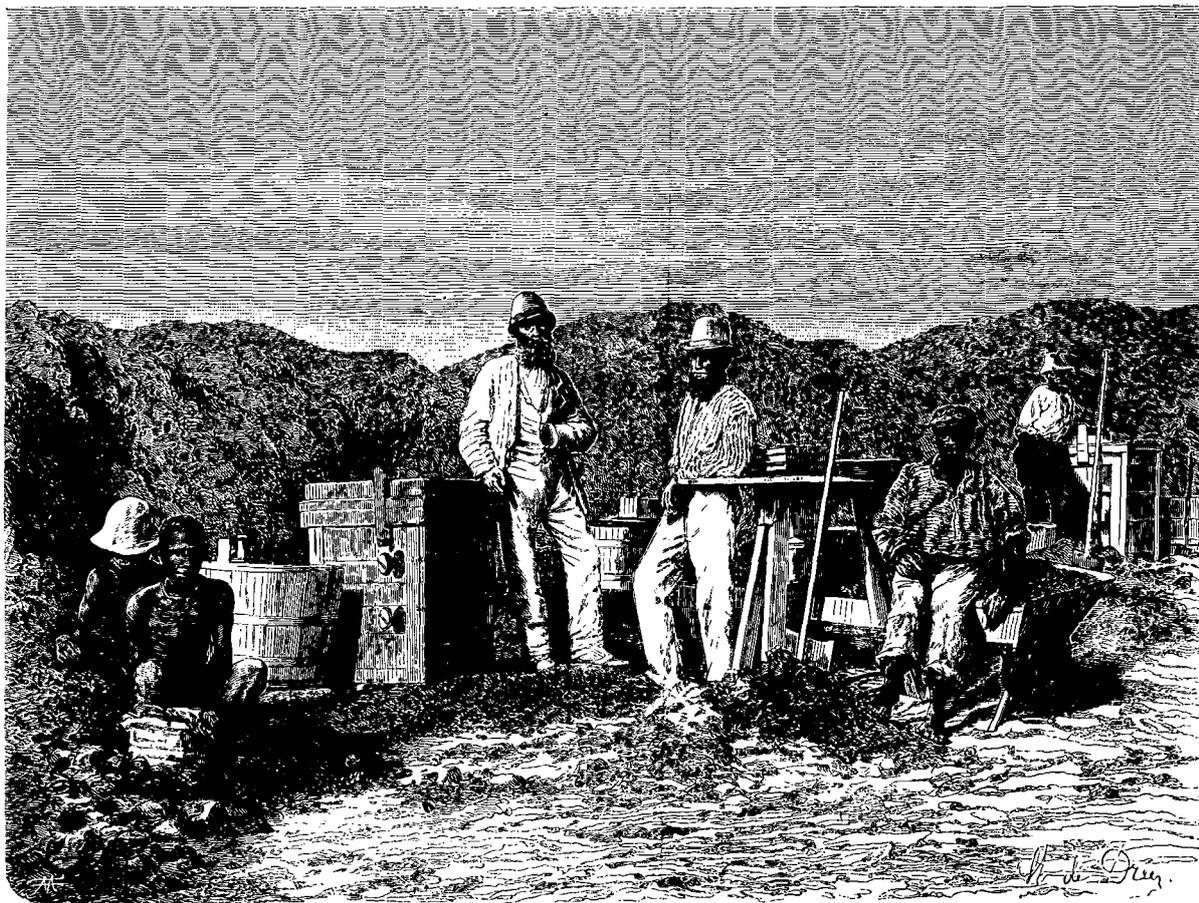
On commence à se plaindre de notre gouverneur; il exige que l'on porte les détritits du kopje à cent vingt pieds du bord : c'est une très-grosse dépense; il faut doubler les fils de laiton, acheter des cordes et une roue. Pour nous, ce serait au moins mille francs de frais.

La mine rapporte peu, aussi le mécontentement est-il général; on tient force réunions pour décider l'envoi d'une pétition à Son Excellence. Qu'advient-il de tout ceci?

Comme tout se complique! Je ne doute pas que les simples procédés dont nous nous servons ici pour laver le sol diamantifère ainsi que ceux que l'on emploie pour laver les sables dans le Vaal Klipdrift ne soient remplacés plus tard par des machines très-coûteuses. N'avons-nous pas déjà notre première machine à laver?

Nous venons de trouver deux diamants, un de trois carats et un autre de un carat. Nous en sommes à seize.

.... Grâce à la pétition, qui a été portée par plus de trois cents mineurs, le gouverneur est venu au kopje et a promis de faire droit à leur réclamation; il a été accueilli par de nombreux hourras.



Première machine à laver. — Dessin de H. de Drée, d'après une photographie.

Nous sommes allés faire une nouvelle visite à New-Rush, qui prend une grande importance. A moitié chemin se trouve un hôpital où Dieu me garde d'entrer jamais; ce qu'on raconte des soins que l'on y donne fait frémir!

Les principales maladies du sud de l'Afrique sont les rhumatismes, le ténia et différentes affections des poumons. En général, on ne se soigne pas, les fermes étant beaucoup trop éloignées des endroits où l'on pourrait trouver des secours. Seuls quelques charlatans parcourent le pays et se font payer leurs remèdes, tantôt en argent, tantôt en nature; on leur donne le plus souvent un mouton ou une chèvre.

On parle encore d'une nouvelle mine de diamants à quelque distance de New-Rush; un certain nombre de mineurs, une soixantaine environ, y ont marqué des places; mais il est à présumer que c'est un faux bruit propagé par les marchands de diamants pour engager les mineurs à vendre à vil prix.

VIII

Abaissement du prix des diamants. — Un courtier enrichi. — Nouvelles des champs d'or; effet de ces nouvelles sur notre camp. — Le Transvaal. — Un triste Noël. — Chaleurs excessives. — Le mariage du duc d'Édimbourg.

Les jours se suivent et se ressemblent. Nous avons

trouvé quelques petits diamants et un plus gros, mais de si mauvaise qualité, qu'il est presque impossible de les vendre. M. Vanrenen vient de faire une belle trouvaille : un diamant de quarante-sept carats trois quarts. Presque aussitôt on lui en a offert cinq cents livres, mais il en voulait mille ; il a eu bien tort, aujourd'hui il n'en trouve plus que trois cents.

Les gros bénéfices sont faits par les courtiers et les marchands. Un courtier a acheté, il y a quelque temps, un diamant de soixante-quinze carats pour neuf cents livres ; d'autres prétendent qu'il l'a payé

mille cinq cents ; toujours est-il qu'un autre courtier polonais, le comte P..., l'a vendu neuf mille livres.

Le premier acheteur fait ses préparatifs pour quitter la mine et retourner en Europe jouir de son argent. Il n'y a pas d'histoires qui ne se débitent sur le compte de l'heureux courtier : superstition singulière ! La vente des objets qu'il n'emporte pas monte à des sommes énormes : les acheteurs se figurent acheter en même temps un peu de sa chance ; il est bien difficile de s'expliquer ces aberrations d'esprit : cependant, fai-



Lavage de sable sur le Vaal (Klipdrift). — Dessin de St. de Drée, d'après une photographie.

sant un retour sur nous-mêmes, et me rappelant le fer de cheval que nous avons cloué à notre porte, je ne me crois pas beaucoup le droit de rire des autres ; je me tais.

Ce pauvre M. Vanrenen nous quitte ; il est très-souffrant ; il prétend qu'il ne pourrait séjourner ici plus longtemps sans mourir. Il est tellement faible qu'il a fallu l'aider à monter dans le wagon.

A côté de lui se trouvait un Français, M. X..., qui fut jadis fiancé à la fameuse Florence Newington actuellement en prison en Angleterre pour avoir causé la mort du fils d'un alderman de Londres. Ce pauvre garçon frémit chaque fois qu'il pense à son ancienne

fiancée. C'est peut-être celui de nous tous qui a le moins de regret de sa vie d'exilé.

Un de nos voisins, un autre Français d'un certain âge, a été tellement effrayé par la proclamation de la République en France qu'il ne s'en relèvera jamais. Il est resté, nous a-t-on dit, à Paris pendant le siège et la Commune, et il y a fait son devoir ; mais il a perdu deux de ses fils dans les combats hors Paris, ce qui suffit pour expliquer sa profonde tristesse.

Un autre, ancien capitaine de mobiles, est devenu mineur ; malheureusement : il n'a pas apporté ici de bonnes habitudes : on le voit plus souvent dans les



Grande roue mue par un cheval pour l'extraction du gravier. — Dessin de St. de Drée, d'après une photographie.

cantines qu'au travail ; il ne représente pas bien dignement la nation française.

On vient de recevoir des nouvelles des mines d'or qui se trouvent dans le Transvaal, à environ quatre cent cinquante milles d'ici (725 kilomètres), au milieu des Drakensberg ou montagnes du Dragon. On en raconte de telles merveilles que c'est à qui abandonnera les champs de diamants pour aller à la conquête du précieux métal. Chaque matin nous voyons vides des places qui la veille étaient laborieusement occupées. Le déménagement n'est pas long ; il suffit de démonter sa tente, de la porter au marché, où tout se vend aux enchères, et, quelques instants après, on met sa maison, ou du moins son prix, dans sa poche. Quelques-uns font des paquets et veulent emporter leur logis avec eux ; mais ce déménagement est difficile et coûteux.

Un wagon part toutes les semaines une fois et vous transporte, vous et quarante livres de vos bagages, en dix jours, pour la somme de dix-huit livres (450 francs).

Il y a d'autres wagons attelés de bœufs qui font le même trajet en trente jours et qui accordent cent livres de bagages.

Quelquefois on achète des ânes quand on peut en trouver. L'âne, dans ce pays-ci, est très-robuste et supporte la fatigue beaucoup mieux que les bœufs, les mules et les chevaux. On le charge de bagages, de provisions et d'une tente légère que, chaque soir, on dresse au moyen de quatre pieux.

Le pays étant boisé, il est possible de faire en chemin du feu et de cuire les aliments.

La route, dit-on, n'est pas sans danger ; on traverse des contrées qui sont infestées d'animaux féroces de toute sorte. Lions, panthères, léopards pullulent, et l'on est exposé à rencontrer d'innombrables serpents de toute taille, depuis les plus petites jusqu'aux grandes espèces qui atteignent trente pieds.

Mais le véritable fléau est un petit insecte bien connu de tous les voyageurs en Afrique, appelé le tsétsé¹. C'est, comme l'on sait, une sorte de mouche qui ne s'attaque jamais à l'homme, mais seulement aux chevaux et aux bœufs. Les chiens, non plus, n'ont rien à craindre de sa piquûre. Les ânes résistent souvent ; cependant, souvent aussi, quoique ne mourant pas tout de suite comme le cheval et le bœuf, ils ont le sang empoisonné, languissent pendant quelque temps et finissent par succomber. On profite généralement de la nuit pour mener boire les animaux, parce que cette mouche se cache dès que le jour disparaît. A mesure qu'on approche de plus en plus des tropiques, la chaleur augmente encore d'intensité, ce qui doit être insupportable.

Quoique les mines d'or du Transvaal ne fassent pas partie de notre sujet, elles ont tellement influé sur les mines de diamant, qu'il ne me paraît pas inutile

1. Voy. la gravure représentant cette mouche, p. 60 de notre volume XIII.

de donner quelques renseignements géographiques sur cette partie de l'Afrique si peu connue en Europe.

En effet, les mines d'or qui sont exploitées par une compagnie anglaise près de Marabastad, ont été une des causes les plus sérieuses de la diminution constante du nombre des mineurs aux champs de diamants.

Le Transvaal embrasse le territoire compris entre le Vaal, affluent de l'Orange, et le fleuve Limpopo ; sa superficie est d'environ trente millions d'hectares.

Sa frontière orientale est formée par la chaîne de montagnes du Lolombo, qui sépare des colonies portugaises cet État hollandais, jadis indépendant, aujourd'hui annexé à l'empire colonial anglais ; les monts Drakensberg le séparent des tribus des Cafres Zoulous.

À l'ouest, le Magnassi Sprint ou rivière Pogola le sépare des tribus Batlapies.

On estime la population blanche, presque toute hollandaise, à quarante mille habitants et la population colorée à plusieurs centaines de mille.

Le siège du gouvernement est Potschefstrom.

Le sol est très-fertile ; on y trouve de nombreux pâturages et la salubrité du pays permet aux Européens d'en supporter la grande chaleur.

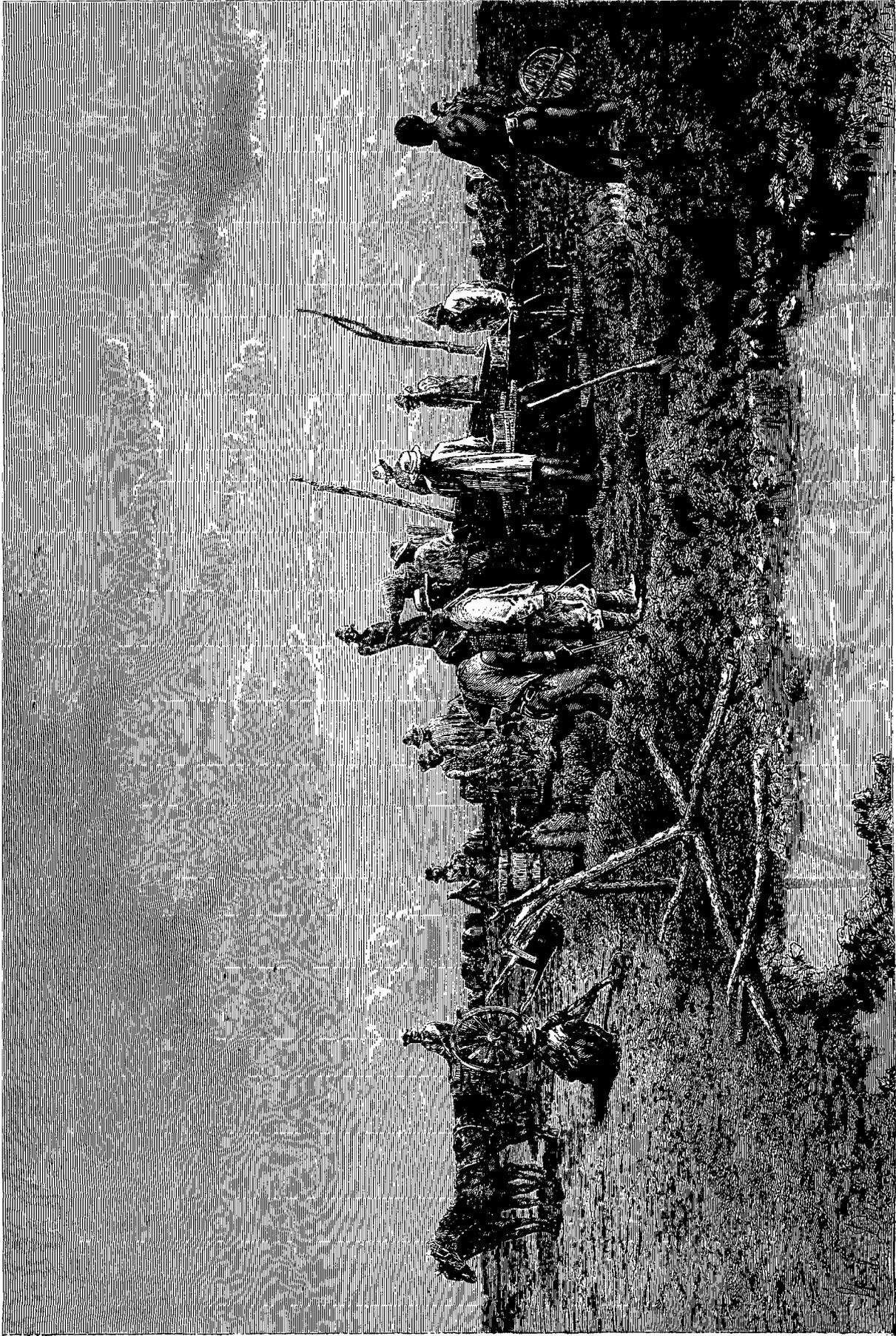
Pour décrire cette contrée, il est nécessaire de la diviser en trois parties : le Hooge-veld ou haut pays, le Banken-veld ou pays de collines, et le Busch-veld ou pays des bois.

Le Hooge-veld est situé au sud du vingt-cinquième parallèle ; il s'étend, à l'occident des Drakensberg, des monts de Lydenberg à ceux de la Nouvelle-Ecosse (New Scotland) ; et plus à l'ouest, le long de la chaîne de Wittwater (Wittwater's Range), au sud de Prétoria, jusqu'à Lichtenberg, aux sources de la rivière Hart.

Beaucoup de points de cette magnifique contrée ont une altitude de quatre mille pieds ; quelques-uns même atteignent celle de sept mille pieds. Le climat est sain ; les mois d'hiver, du milieu de mai à octobre, bien que très-froids, sont très-secs et la pluie ne tombe en averses que pendant l'été.

Le Banken-veld est la partie du pays qui relie la contrée haute ou Hoog-veeld à la contrée basse ou Busch-veld ; c'est une région formée de collines séparées par des ravins profonds, où coulent de nombreux ruisseaux bordés de grands arbres ; on y trouve beaucoup de pâturages. Les bêtes à cornes y vivent toute l'année, tandis que les moutons et les chevaux ne prospèrent en toute saison que dans certaines fermes particulièrement bien situées. Les parties les moins accidentées sont très-propres à la culture, et il y a tout lieu de croire que le sol est riche en métaux précieux.

Le Busch-veld, au nord et au nord-est, est peu élevé ; il est malsain dans ses parties les plus basses. Les Cafres mêmes y souffrent de la fièvre. L'eau y est généralement amère, excepté dans le torrent du Magaliesberg, dans le Marico et dans les principaux af-



Lavage du sol diamantifère (voy. p. 311). — Dessin de H. de Drée, d'après une photographie.

fluents de ce dernier. Le pays est couvert de grands arbres, entre autres le mimosá. Sur les bords du Limpopo et au bas de certaines collines, on trouve un arbre nommé apiesdoorn. En hiver, toutes les espèces de bétail vivent dans les herbes épaisses et grasses du Busch-veld; mais en été, excepté dans quelques endroits privilégiés, aucune ne peut supporter l'excessive chaleur du climat. Pendant quatre mois de l'année on s'y occupe d'engraisser les troupeaux; on n'y trouve d'habitations fixes que pour les mines. L'hiver, on peut y cultiver le froment et certains fruits. La canne à sucre et le café viennent aussi dans les terrains que l'on peut irriguer.

Les fermes y sont comme des succursales de celles du Hooge-veld, qui sont beaucoup plus agréables et plus animées. Dans cette dernière partie tous les animaux viennent bien pendant l'été; cependant il est bon de garder les chevaux dans les parties élevées. Le district de Lydenburg est spécialement affecté à la culture du seigle, qui y pousse très-bien à cause de l'abondance de l'eau. Le maïs n'a pas besoin d'irrigations, il se contente des pluies. De nombreuses espèces d'arbres fruitiers donnent rapidement de beaux fruits et le pays est riche en minéraux.

C'est là qu'en 1871 une compagnie anglaise a commencé l'exploitation d'une mine d'or, et les nouvelles qui en sont venues jusqu'à nous ont porté un terrible coup à nos champs de diamants.

Nous venons de célébrer la fête de Noël. Quoique cette fête soit fort en honneur chez les Anglais, car elle remplace chez eux notre premier jour de l'an, elle a été bien triste ici. Personne n'est gai; les affaires vont très-mal et la misère est grande. Aussi pas la plus petite fusée, pas un seul pétard, aucune de ces marques de réjouissance qui ordinairement signalent cette époque de l'année.

Noël a ici cette particularité d'être le moment de la plus grande chaleur. Ce jour, disent les habitants du Cap, est toujours marqué par une très-grande mortalité chez les animaux, que l'excessive chaleur empêche de manger. Je n'ai pu constater le fait que sur les chiens, les chats et les poules.

L'année 1874 commence bien mal: un courtier de diamants vient de prendre la fuite avec une dizaine de mille francs qui ne lui appartiennent pas. Le nombre des endettés qui font comme lui est incalculable; ils se dirigent tous vers l'État libre d'Orange, où les autorités anglaises ne peuvent les poursuivre.

Nous vivons au milieu d'orages continuels et la chaleur devient de plus en plus suffocante. Nous venons d'avoir 72 degrés au soleil et la température s'élève toujours. Il nous devient impossible de constater le nombre des degrés atteints.

Le gouvernement a nommé mon mari inspecteur sanitaire; cette situation ne devant l'occuper que la matinée, ne l'empêchera pas de travailler au claim comme à l'ordinaire.

Kimberley, capitale de l'État de West Griqualand,

et Du Toit's Pan se sont mis en fête à l'occasion du mariage du duc d'Édimbourg, qui a dû avoir lieu le 21 à Saint-Pétersbourg. On a offert un grand dîner à S. E. le gouverneur et à Mme Southey, sa femme; mais un invité de Du Toit's Pan a raconté que l'excessive chaleur a gâté tous les mets et que, quand on est entré dans la salle du festin, il a été impossible d'y rester, tant l'odeur des viandes corrompues était forte.

L'enthousiasme est fort grand; le prince Alfred est adoré au Cap de Bonne-Espérance. On parle ici de faire présent de deux gros diamants à la duchesse. Il est bien extraordinaire que des gens si pauvres, couverts de dettes, trouvent assez d'argent pour de pareilles largesses.

On avait organisé dans le Veld une grande fête pour les nègres. Trois cents Zoulous munis de torches devaient exécuter leurs danses de guerre et de mariage, pendant qu'un bœuf tout entier rôtirait à leur intention.

La chaleur et le prix exorbitant exigé par les voitureurs pour nous y conduire nous ont privés de ce spectacle.

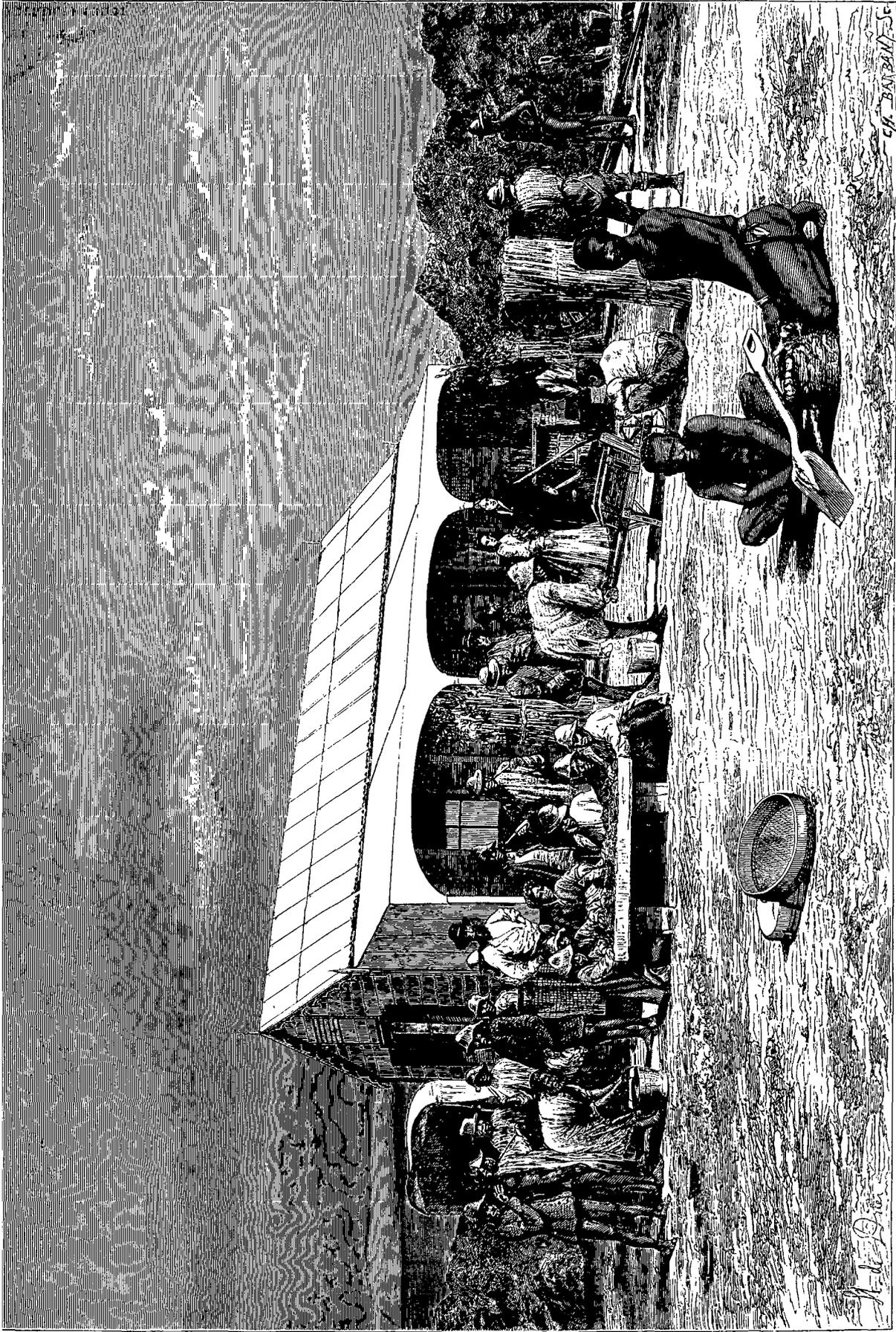
Bien nous en prit, car on nous a raconté que tout le monde avait beaucoup trop sacrifié à Bacchus: aussi la fête ne fut-elle qu'un désordre. Le bœuf, au lieu d'être mis en entier à la broche, fut dépecé, et chaque morceau cuit séparément par les nègres. On ne sait trop quel blâme on peut infliger à tous ces pauvres sauvages, lorsqu'on songe aux détestables exemples que leur donnent les blancs.

IX

Un nouveau déluge. — Conséquences. — M. Garland. — Départ de nos amis. — Une machine à faire de la glace. — Le prix du charbon. — M. Chapman et le Zambéze. — Mort d'un prédicateur méthodiste.

Depuis quelques jours il pleut ici, à ce point que notre maison n'est qu'un petit lac; nos lits sont tellement mouillés qu'il devient impossible de se coucher. Nos chemins, qui sont devenus des rivières, ne peuvent plus contenir l'eau qui déborde partout. Il est à craindre que nous n'oublions jamais Du Toit's Pan, grâce aux rhumatismes que nous y aurons probablement gagnés!

Un matin, malgré cette pluie, mon mari était parti pour son bureau, quand tout à coup la porte s'ouvre, et je vois entrer, tout effarée, une Indienne qui referme la porte sur elle avec précaution. Je ne comprenais rien à cette invasion et j'en attribuais la cause au temps; cette femme me fit comprendre qu'elle ne voulait pas retourner chez elle, que son mari la battait et qu'elle était résolue à profiter un jour de son sommeil pour lui couper le cou. Sa violence m'effraya, et je donnai l'ordre à l'un de nos nègres d'aller chercher mon mari; elle crut sans doute que j'envoyais chercher le sien; elle se cacha sous la table, ce fut là que mon mari la trouva. Ni prières ni menaces ne



Habitation d'un riche mineur à Du Toit's Pan. — Dessin de St. de Dree, d'après une photographie.

purent la décider à partir; il fallut se mettre en quête de son mari, que l'on finit par découvrir : il pensait que sa femme s'était noyée et en était déjà tout consolé.

Un vieil Indien, son père, arriva aussi; devant ce déploiement de force elle consentit à partir; encore fallut-il lui promettre de faire emprisonner son mari s'il la battait de nouveau.

Nous recevons la visite d'un de nos amis qui habite New-Rush; les dégâts occasionnés par les pluies y sont immenses; il y a deux pieds d'eau dans les magasins et une grande partie des marchandises est avariée. L'hospice a été tellement inondé qu'il a fallu transporter les malades à la prison, construite en fer.

La pluie ayant cessé, nous nous sommes un peu promenés dans la plaine pour y voir les effets de l'inondation. Une végétation assez abondante pour le pays s'y était développée; c'étaient principalement des plantes ressemblant un peu à l'iris; j'ignore si elles donnent des fleurs. Nous avons vu une grande quantité de trous faits par de petits animaux que l'on nomme ici meerkatz. Les dictionnaires donnent une fausse traduction de ce mot, celle de « singe, babouin, etc... »; tout au contraire, ces petits animaux ressemblent plutôt à des belettes ou à des fouines. Ils sont charmants, mais très-sauvages. Quand ils ont quitté leurs trous pour s'en creuser d'autres, les serpents et les lézards s'en emparent. On trouve aussi dans la plaine des porcs-épics, auxquels on fait une chasse acharnée avec des chiens dressés à cet effet.

Nous venons de faire déblayer un nouveau claim, et, comme nos travaux précédents ont été fort peu productifs, nous nous en tiendrons à celui-ci en y travaillant avec notre seul nègre, non sans une secrète crainte qu'il n'en soit de ce dernier comme des autres.

Les rivières entre le Griqualand et le Cap de Bonne-Espérance sont tellement gonflées que nous entendons parler constamment d'accidents arrivés à ceux qui en tentent le passage. La malle même ne continue son service qu'avec beaucoup d'irrégularité. Comme les voitures qui la transportent sont petites et ne peuvent plus traverser les rivières, on fait passer au moyen de chaînes les sacs de cuir qui contiennent les lettres. Jusqu'ici les nôtres nous sont parvenues, mais il faut toujours s'attendre à quelque retard.

Les éboulements qui sont la conséquence des pluies sont de plus en plus fréquents et causent généralement la perte du claim; le travail qu'il faudrait faire pour le déblayer devant être souvent excessif, on préfère l'abandonner et en choisir un autre. Notre voisin, qui en exploitait un à côté de nous, vient d'être victime d'une chute de terrain qui a enseveli tout son matériel et les outils de quatorze nègres.

Mon mari a rencontré un monsieur du nom de Garland, qu'il avait connu, il y a quatorze ans, à Valparaiso. Ce monsieur parcourt l'intérieur de l'Afrique depuis deux ans, escorté de quarante nègres qu'il paye chacun à raison d'une livre de perles de verre,

achetées par lui un peu plus de deux francs cinquante la livre. Voilà deux ans que ce Nemrod parcourt ainsi le sud de l'Afrique, se nourrissant, ainsi que ses nègres, des produits de sa chasse.

Il a tué pendant ces deux années huit cents gros animaux. Il n'a presque rien conservé pour lui, si ce n'est deux ou trois peaux de lions; tout le reste a été abandonné à son escorte, qui en a tiré fort bon parti.

Il est resté des mois entiers sans rencontrer un blanc; quelquefois il laissait son wagon et ses animaux dans une ferme, et, accompagné de quelques hommes choisis dans son escorte, il s'enfonçait dans l'intérieur, où il chassait à outrance.

Il tuait tout ce qu'il rencontrait; les hommes dépèçaient les victimes, en faisaient sécher les morceaux, et quand, après deux ou trois mois de chasse, il avait une quantité suffisante de provisions, il retournait à la ferme où il avait laissé son matériel.

Plusieurs de ses bœufs sont morts d'une inflammation des poumons, maladie fatale à tous les animaux dans le sud de l'Afrique.

Il faut qu'il ait tué beaucoup d'éléphants, car il a tout un wagon chargé d'ivoire; c'est la seule chose qu'il ait jugée digne d'être rapportée.

Quand nous l'avons rencontré, il retournait en Angleterre, où il ne devait faire qu'un court séjour; après quoi il avait l'intention d'aller en Asie continuer ses chasses, ayant déjà parcouru toute l'Amérique le fusil à la main.

Encore un diamant assez gros que l'on vient de découvrir et qui s'est bien mal vendu! Ce diamant de trente-six carats a été trouvé dans le claim de M. Vanrenen et n'a été acheté que deux mille cent trente-sept francs cinquante centimes; encore a-t-il fallu le vendre à New-Rush.

L'effet des pluies qui viennent de nous inonder a été, comme je l'ai dit, d'activer la végétation; aujourd'hui les plantes dont je parlais sont couvertes de fleurs très-jolies: entre autres la camomille sauvage, la sauge et une petite fleur blanche dont les Boers se servent pour la fabrication de leur savon. Les iris abondent aussi, mais ils sont petits.

En revenant du claim nous avons rencontré un mineur qui vient de trouver un diamant de cent trente-sept carats trois quarts. La pierre est jaune; néanmoins il l'a vendue vingt-cinq mille cinq cents francs. C'est un menuisier du Cap; comme il en a déjà trouvé un de cent sept carats, il se déclare assez riche et veut s'en aller; tout le monde lui donne raison. C'est un des rares mineurs qui se retirent avec des bénéfices. Nous avons engagé M. Vanrenen à acheter le claim de cet homme, mais il n'en fit rien, ne le trouvant pas assez facile d'accès.

Un de nos voisins abandonne les diamants et part pour les mines d'or. Nous lui souhaitons plus de chance qu'il n'en a eu ici.

M. Woodville, un de nos amis, est venu nous faire ses adieux. Il part pour Natal avec un vieil

Australien nommé Herfield. Là ils comptent s'embarquer pour l'Australie; ils feront la route jusqu'à Natal (450 milles ou 725 kilomètres) avec un wagon attelé de mules et pensent mettre un mois à franchir cette distance. Cela fait huit personnes de notre connaissance qui quittent ces tristes lieux! Je commence aussi à rêver du départ, car j'ai peine à espérer encore et puis notre vie va devenir bien plus monotone.

Nous regrettons surtout M. Woodville, qui est un homme charmant, de bonne compagnie et toujours gai. Il a longtemps voyagé, notamment en France, où il se trouvait heureux. Son grand désir est de faire fortune et d'aller habiter Paris.

On vient d'installer une machine à vapeur pour faire de la glace, et je me suis donné la satisfaction de manger une glace à la vanille pour la somme de deux francs cinquante, ce qui n'est pas cher, quand on pense qu'il n'y a pas de combustible ici et que le charbon de terre nécessaire pour chauffer cette machine coûte trois mille francs la tonne!

Les propriétaires ont l'intention de remplacer le charbon par le bois: ce qui sera une économie, mais coûtera encore excessivement cher.

Entre temps nous avons eu une journée qui n'a pas été trop mauvaise; nous avons trouvé, à peu d'intervalle, deux diamants; un de deux carats et demi, jaune, et un de dix carats. Malheureusement ce dernier n'est qu'un fragment, ce qui en diminue considérablement la valeur; aussi n'avons-nous pu tirer que cent cinquante francs des deux.

Le 17 avril, tout le kopje a été en grand émoi à cause d'une éclipse totale de soleil qui a été visible à quatre heures trente minutes du soir. Il y avait trente-cinq ans qu'on n'en avait vu une pareille dans les colonies anglo-hollandaises du Cap de Bonne-Espérance. Aussi les trois quarts des habitants ne savaient-ils pas ce que signifiait ce phénomène. Les nègres jetaient leurs outils et couraient vers les cases en poussant des clameurs; ils prétendaient que la lune allait tuer le soleil et l'enterrer; les maîtres criaient pour rappeler leurs nègres, et n'y réussissant pas; ils les poursuivaient pour les ramener au travail.

On prétend que les Boers eux-mêmes avaient cru à la durée des ténèbres et avaient imité les Cafres en se sauvant de tous côtés. Enfin, au bout de cinq minutes, quand la lumière reparut, chacun reprit ses sens et retourna à son travail.

Quelle destinée que celle de certains voyageurs qui ont consacré leur existence entière et leur fortune à une idée fixe! Il est mort ici à l'hôpital un certain monsieur Chapman, originaire du Cap de Bonne-Espérance, qui a passé sa vie à vouloir prouver que le fleuve Zambèze est navigable sur tout son parcours. S'il n'a pas prouvé le fait, puisque la navigation de ce fleuve est interrompue par d'immenses cataractes, du moins a-t-il donné sur le pays des renseignements très-intéressants et fort peu connus, les Cafres qui l'habitent en interdisant l'accès pour em-

pêcher qu'on ne vienne faire le commerce dont ils veulent conserver le monopole. Parfois cependant ils donnent quelques rares autorisations, à la condition qu'on promettra de ne pas trafiquer avec les tribus qui habitent de l'autre côté du fleuve.

Le Zambèze est un fort grand fleuve qui, après avoir traversé une partie de l'Afrique, va se jeter dans le canal de Mozambique. Comme je l'ai dit plus haut, il est coupé par d'immenses cataractes, notamment par la chute Victoria. D'après M. Chapman, les villages cafres de ce pays sont curieux à visiter. Les maisons sont bâties en terre, elles ont la forme de huttes rondes et sont rangées en cercle, le centre étant occupé par la maison du Conseil. Il y a aussi dans chaque village un grand magasin où sont conservés les provisions et ustensiles qui servent aux habitants. Ce magasin est gardé la nuit par une sentinelle armée.

Le chef a un pouvoir absolu sur ses sujets; c'est lui qui ordonne les expéditions, soit pour s'emparer de quelque village mal gardé, soit pour aller à la chasse et rapporter de l'ivoire et des peaux. Dans ce dernier cas, il emmène des wagons qui reviennent chargés au bout de quelques mois. Chacune de ces expéditions est d'un profit considérable. Les chefs se distinguent par les riches fourrures dont ils sont vêtus. Ces Cafres possèdent aussi de beaux troupeaux, ainsi que des terres sur lesquelles ils récoltent le maïs et le blé cafre, qui ressemble beaucoup à notre sarrasin, si ce n'est que les grains sont rouges et un peu moins gros. Tous les travaux sont faits par les femmes; elles préparent la terre, l'ensemencent et font la récolte; les maisons sont aussi construites par elles. Les hommes, qui pour une raison quelconque restent au village, fabriquent des ustensiles de ménage, des gourdes et des amulettes en cuir ou en ivoire. Il n'est personne qui ne porte de ces amulettes, auxquels on attribue le pouvoir de préserver des maladies. Celles des chefs sont généralement faites avec des griffes de lion.

Les villages sont gardés d'une manière remarquable. Les chefs postent des hommes à deux ou trois lieues de distance afin d'être prévenus de l'approche des voyageurs. Ils tiennent les malades éloignés, par crainte de la contagion. Quand la permission d'entrer est accordée aux voyageurs, on leur donne l'hospitalité dans une habitation convenable au centre du village; on attache à leurs personnes des serviteurs et on leur fournit en abondance des provisions pour tout le temps de leur séjour. S'il leur est volé quelque chose, ils n'ont qu'à se plaindre; le voleur est bientôt trouvé et sévèrement puni.

Ils se laissent difficilement gagner par les présents, si l'on en excepte le rhum et les perles, qui exercent sur eux une fascination extraordinaire.

Ils deviennent terribles quand on insulte leurs femmes.

Il y a quelques années, un nommé Fleming, s'étant

rendu coupable d'un délit de ce genre, fut attaché à un poteau et fouetté par l'ordre du chef. Cet homme en ressentit une telle impression qu'il ne voulut pas survivre à cet affront. Il pouvait fuir et aller cacher sa honte partout ailleurs : il préféra mourir.

Après avoir envoyé dehors son fils, un enfant de douze ans, il mit le feu à un baril de poudre dans sa demeure, et se fit sauter avec tout ce qui lui appartenait. Cette anecdote est authentique : beaucoup de personnes ici ont connu Fleming. C'est un triste

exemple qui doit rendre les Européens très-réservés et très-circonspects. Ce conseil est bon à donner à ceux qui voyagent même en d'autres parties de l'Afrique.

Mon opinion personnelle est que les Cafres sont paisibles et inoffensifs, de mœurs douces et disposés à la bienveillance, mais très-vindictifs : si on les attaque ou si on les offense gravement, il arrive souvent qu'ils se vengent en vrais sauvages et commettent des atrocités.

Ici on les traite de voleurs ; mais je suis certaine que



Mineurs de différentes races. — Dessin de St. de Drée, d'après une photographie.

ceux-là seulement qui vivent avec des gens civilisés méritent d'être appelés ainsi. Ils sont souvent excités au vol par les blancs, qui tirent grand profit de leurs actes d'improbité ; cela ne fait de doute pour personne.

On est venu avertir mon mari qu'on a découvert un homme que l'on supposait mort dans le claim. C'était le médecin qu'il aurait fallu prévenir ; mais en l'absence du docteur on jugea que mon mari pourrait être utile ; il ne pouvait refuser ses services : il trouva un homme étendu à terre, la figure enfoncée dans le

sable, comme si on l'avait poussé par derrière. On l'a transporté à l'hôpital, où l'on a reconnu en lui un prédicateur méthodiste qu'on avait vu la veille buvant dans une cantine voisine. Tout fit supposer qu'étant ivre, il était tombé ou avait été poussé dans le claim. Il était sans souliers et sans chapeau ; ces objets avaient été volés sans aucun doute.

DE DRÉE,

d'après les notes de madame P....

(La fin à la prochaine livraison.)